

Une Lombarde d'Andes nommée Magdia Polla s'en allait dans la campagne avec son mari quand elle dut se cacher tout de suite au bord de la route et accoucher d'un garçon dans le fossé. La veille, elle avait eu un songe pendant la sieste, et, pressée par son temps, elle s'était vue mettre au monde une branche de laurier, qui, sortie d'elle, s'enracina et couvrit immédiatement le ciel d'un feuillage d'arbre. Le nouveau-né, qu'on essuya d'herbe, avait toutefois un visage serein et, au lieu de crier, il souriait. Ceci se passait le 15 octobre de l'an de Rome 684, soit soixante-dix ans avant Jésus-Christ, sous le consulat de Crassus et de Pompée. On n'est pas sûr que ce soit bien ce 15 octobre-là ; peut-être est-ce le 15 octobre de l'année d'avant. On ne sait pas si c'est bien dans la campagne d'Andes, à cinq kilomètres au sud-est de Mantoue, que le fait s'est produit ; c'est peut-être à quarante kilomètres au nord-ouest, à Carpenedolo ou à Calvisano. On n'est sûr que d'une chose : c'est qu'il y avait sur les lieux une colline et une maigre prairie qui descendait jusqu'au Mincio sur lequel nageaient silencieusement

des cygnes de marbre. On est sûr aussi que c'était par une après-midi de brume légèrement hollandaise, et qu'à travers le brouillard les volées de soleil démesuraient l'ombre des grands bœufs aux cornes en lyre.

L'enfant fut nommé Publius. Il était le fils de Vergilius, potier, apiculteur à ses heures. La baguette de peuplier que l'on planta sur le lieu de la naissance, suivant la coutume du pays, prit rapidement une si belle carrure qu'elle atteignit la hauteur des peupliers adultes. Les femmes enceintes prirent vite l'habitude de venir adorer cet arbre. L'enfant qui avait provoqué le beau peuplier devint lui-même de haute taille. Il fut un homme très brun, un peu arabe, avec de larges yeux veloutés. Les lèvres qu'une sensibilité constante gonflait étaient épaisses et de ce violet tendre des lèvres de créoles, mais une toute petite fossette d'ironie les creusait à chaque coin. Car il était si timide qu'on l'appelait la fille, et il gardait soigneusement ses audaces en lui-même. Il avait l'allure gauche et maladroite, la démarche paysanne, le geste lourd. Il aimait l'amitié et détestait les sociétés. Il ne savait pas briller, ni se pousser, ni atteindre à travers les autres, ni accaparer, ni tirer la couverture, ni jouer le jeu habituel. Habité de dieux personnels, il brouillait naturellement les cartes, très simplement, sans s'en douter, et malhabile aux excuses, assez critique d'autre part pour savoir qu'il n'avait en réalité pas à en faire, il préférait entretenir un compromis de paysan du Danube. D'autant qu'au fond de lui-même il était vraiment ce paysan, sinon du Danube tout au moins du Mincio. Il n'avait jamais pu se débarbouiller des menthes du fossé qui avait été son premier berceau. Il n'avait jamais voulu, y trouvant meilleure odeur qu'aux drapeaux citadins les plus brodés. Il avait grandi parmi les bois et les ruisseaux ; il aimait se souvenir du peuplier votif dont il avait été le prétexte.

Il vit avec les paysans. Chaque jour, au plus doré de

l'après-midi, il va marcher dans les jardins d'Armide : d'immenses vergers d'oliviers qui couvrent les collines. Il s'assoit aux talus avec les petits bergers, partage leur goûter de fromage de chèvre, sculpte des bâtons et des coupes de buis, leur propose des jeux oratoires, lutte avec eux d'histoires et de contes sur les dieux, imagine les déesses dans les ruisseaux et vit admirablement la vie dans laquelle il est habile. Il a partout des assises dans les fermes et les bastidons ; jusque dans les villas sauvages accrochées dans les rochers de la montagne et qui montrent à peine un petit crépi de mur rose entre le feuillage sombre des yeuses. Parfois, il aide les gens à ramener les troupeaux de porcs de la forêt ; ou bien il écoute la science patiente des éleveurs d'abeilles. Il s'encapuchonne dans la mousseline. Il déménage délicatement les essaims, il soigne les reines malades et va porter aux ruches d'hiver les bols d'hydromel délayé. Ici on l'aime ; il aime ; et il sait parler exactement à chacun. Il passe ses soirées dans les guinguettes de villages, au bord du Mincio, à manger des fritures avec des maquignons. Ils sont rustauds et rusés, mais leur sagesse est solidement revêtue de peau de cheval. Publius Vergilius entre dans le secret des hardes, et, s'il y a un étalon sans tache, c'est à lui en premier qu'on le présente. Combien de fois ne lui a-t-on pas donné la fête particulière de quelque cavalcade de bêtes nues dans les prés, au clair de lune ? Combien de fois n'a-t-il pas été invité à des chevauchées nocturnes vers quelque bourg dont le vin est fameux ou quelque bivouac de bûcherons où l'on savait que du sanglier marinait ? Il a toujours refusé car il est de santé délicate. Il tousse et parfois même crache du sang, il n'est ni un gros mangeur ni un fort buveur. Et il sait de science instinctive qu'avec son long visage de rêveur, son grand front, ses yeux fiévreux, ses joues maigres, ses pommettes saillantes et son air absent, il est un embarrassant convive. Il n'est pas de ceux

qui jouissent ; il est de ceux qui disent comment on jouit. Il aime la proximité, le langage, la vie de ces braves gens, mais, pour son compte, il préfère à leurs joies la joie de s'enrouler dans la douceur de sa Lombardie brumeuse. Il reste de longues après-midi couché dans le thym au talus des collines. Il choisit une terrasse de pierres sèches à l'ombre soyeuse des oliviers, il écoute gémir les araires et chanter l'acier volant des bêches, la fermière qui roucoule pour appeler ses colombes, le sifflet des bergers, le piétinement des troupeaux, la cloche des béliers, le mugissement des génisses. Il ne se lasse pas de regarder cette terre couverte de couleurs comme l'éventail des paons : le blé vert, les vignes rouges, les bouleaux blancs, les yeuses noires, les oliviers gris, les amandiers roses et les grands lambeaux de terre retournée, jaune d'or, safran et pourpre, irisée de brouillards à travers lesquels se disperse le soleil cassé. Il n'épuise jamais le calme et la paix qu'il respire en compagnie des choses ordonnées une fois pour toutes jusqu'à la consommation des siècles. Il sait ce que vaut la ville. Il a étudié à Milan et à Rome. Il a confronté sa sensibilité de provincial timide et gauche à la foule bruyante et cosmopolite.

« La ville qu'on appelle Rome, dit-il, je me la figurais dans ma sottise semblable à la nôtre où nous avons l'habitude, nous les bergers, de mener souvent les petits de nos brebis. Ainsi, je savais les chiots semblables aux chiennes, les chevreaux à leur mère ; ainsi, je comparais les grandes choses aux petites. Mais cette ville au milieu des autres a haussé la tête autant que les cyprès au milieu des viornes flexibles. »

Il n'est pas paysan de dépit et sage de contrainte. Il a suivi à Rome les cours du rhéteur Épidius. Quoique peu doué pour l'éloquence, lent, sans prestance et sans coffre, il a longuement soupesé les arguments et le pour et le contre. Il n'a plaidé qu'une fois en public, mais il sait ce que parler

veut dire. Il a étudié l'astronomie, la botanique, la zoologie. Et s'il en a de la ressource c'est pour pronostiquer le temps au seuil des fermes, trier des semences ou donner des soins vétérinaires. Il a jeté sa gourme congrûment, depuis le petit distique contre un maître d'école, jusqu'aux épigrammes où il dit adieu aux déclamateurs. De tout ce temps-là, il est revenu souvent au pays ; enfin, il y a fait un retour définitif. Il a besoin pour toute sa noblesse de l'ample manteau des champs. Il a trouvé ici un gouverneur de province, ami des arts, raffiné, féru de langage savant, d'images reflets et d'alexandrinisme. Lui, il a vingt-huit ans. Il écrit les *Bucoliques*. Il imite Théocrite, il se laisse porter par les vieux rythmes, mais le cœur des vers est à lui. Le cœur et le sang, car tout ne marche pas sur des roulettes. On est en pleine guerre civile. On est en pleine expropriation. On donne de la terre aux vétérans. Déjà, Crémone a subi cette infortune. Tant que Pollion est resté commissaire au partage des terres, Virgile, dont le domaine est du territoire de Mantoue, échappe à la contribution. Mais, après les désordres de la guerre de Pérouse, Pollion chassé de Cisalpine est remplacé par Alfenus Varus. Alors tout change. On donne un copropriétaire au domaine. C'est un soudard qui ne pense qu'à ruiner le bien et s'en faire de la ressource à bamboche. Virgile se plaint à A. Varus ; mais celui-là est aussi un traîneur de sabre, il écoute à peine ce plaideur balbutiant aux yeux vides. Il a tort : Virgile écrit la neuvième églogue. Si l'on disait à Varus que cette neuvième églogue est une arme, il rirait à s'en faire péter la sous-ventrière. Quoi ! ce radotage de vieil esclave ? ce type qui gémit sous la courbache et qui croit que les vers de son patron vont faire quelque chose à l'affaire ? Oui ! Il ne faut pas exciter les timides. On ne sait pas jusqu'où peut aller Virgile quand il s'agit de défendre ses yeuses et ses chevreaux. Avec ses yeux vides et son air de s'intéresser aux

mouches, il s'en va à Rome en juillet 40 (avant Jésus-Christ). C'est la neuvième églogue qui plaide, et Octave lui rend son patrimoine. Alors, il écrit la première églogue :

« Heureux Tityre assis sous l'ombre du hêtre. » Il chante mélancoliquement sa victoire. Il dit : « Moi, tu vois, je reste avec mes arbres et mes troupeaux, et toi, mon pauvre Méli-bée, tu es obligé de partir, les soldats sont en train de tout cochonner chez toi. Je n'oublierai jamais celui à qui je dois cette extraordinaire fortune. Les cerfs légers paîtraient plutôt en plein ciel. »

Il a mis toute sa terre dans ses vers. Oh, pas à la façon des journalistes, des reporters, des photographes, et de ceux qui écrivent dans la réalité, qu'ils disent. Il a mis toute sa terre, l'ayant au préalable broyée soigneusement sur son cœur et réduite en fine poudre d'or, en sève et en fumée de brume, pour qu'il puisse en composer en toute liberté une terre qui sera valable pour toute la terre. De sérieux alpinistes ont beau prétendre qu'il n'y a pas de hêtres à Mantoue et même fort loin de Mantoue et que, cependant, le menteur a écrit *sub tegmine fagi*. Non. Ici, il a mis les murs enfumés des fermes des collines, là les saules rouges, là les plaines lombardes, là les vieux hêtres que les alpinistes ne voient qu'à partir de 1 100 mètres d'altitude ; il les a mis à côté de son Mincio frangé de roseaux, et c'est lui qui a raison. Car on n'attendra pas la découverte de l'Amérique pour être généralement ému de ces paysages sans réalité géographique ; mais quand on aura découvert l'Amérique on en sera bouleversé jusque par là-bas au-delà du Michigan. Et l'autre qui s'obstine au nom de la raison et d'on ne sait quoi de scientifique à prétendre que les hêtres ne poussent qu'à partir de 1 100 mètres. Non mon ami ! *Sub tegmine fagi* où que je sois, même au fond de la fosse des Kouriles. Voilà la poésie ! Ainsi autour de cette neuvième et de cette première églogue qui sont le centre des *Bucoliques*,

il passe trois ans à mettre des hêtres, des bergers, des chevreaux, des fromages, du lait, du miel, des eaux claires et des vents légers dans le tumulte qui déchire son pays.

Mais sa santé ne s'améliore pas. Les écharpes de brouillard sont mauvaises pour la gorge et ses poumons souffrent à respirer les vents du Tyrol qui descendent du lac de Garde. Il va à Rome, puis, très vite, rejetant la vie mondaine qui l'ennuie, il descend jusqu'à Naples et partage son temps entre la ville et sa villa près de Nole. C'est là qu'il va projeter et écrire les *Géorgiques*. Il a la paix et il a emporté une tête pleine du pays cisalpin. Au surplus, il se met à lire tout ce qui a été déjà écrit sur ce qu'il veut écrire. Soit qu'il passe ses après-midi sur sa terrasse, ou qu'il marche par les sentiers rocailleux, ou bien, tout au long des matinées pendant lesquelles il monte en promenant à travers l'étagement des vergers d'oliviers, il lit sans arrêt : *Les Travaux et les Jours*, d'Hésiode, *L'Histoire des animaux*, d'Aristote, *L'Histoire des plantes*, de Théophraste, les traités d'astronomie d'Ératosthène de Cyrène, *Les Phénomènes*, d'Aratus de Soles, *Les Méliisurgiques* et *Les Géorgiques*, de Nicandre et *La Maison rustique*, de Cicéron. Il ne cherche pas des richesses dans ces livres, il est plus que tous riche de sa sensibilité extraordinaire et de cette immense Lombardie toute repliée en lui-même depuis son foie jusqu'à sa tête, avec ses ruisseaux, ses rivières et son fleuve englués de prairies, de vergers et de labours comme un nœud de serpent embrouillé d'herbe et de terre. Il veut donner une œuvre parfaite et il se renseigne simplement sur la technique. Enfin, il se met au travail. Chaque matin il compose un grand nombre de vers. La plupart du temps il les dicte pendant qu'il marche pieds nus sur de grandes dalles vernies au centre desquelles alternent en émail de petits canards verts, des poissons jaunes, des oiseaux blancs et des boucs noirs. Il se laisse emporter par le rythme qui

porte ses pieds du canard à l'oiseau, du poisson au bouc, du jaune au blanc, du noir au vert, du jaune au canard, du noir à l'oiseau, de l'un à l'autre sans arrêt et sans jamais poser le pied sur le quadrillage qui marque le joint des dalles. S'il fait beau, si le vent de la mer ne peut pas troubler le scribe, c'est sur la terrasse qu'il dicte, s'en allant pas à pas, dans son long et son large, sur une mosaïque de combats mêlés de dieux, appuyant le pied tantôt sur les plumes d'un casque, le bouclier de Mars, le hérissément d'un char, le ventre de Vénus, le charnier des vaincus où le sang est figuré par de l'argile cuite. Au rythme de son pas, ses yeux tour à tour peuvent voir les bosquets de lauriers et les buissons de roses, les cyprès qui descendent en file indienne jusqu'à la mer, et très loin, là-bas, dans les hauteurs de l'horizon, l'échine dorée des îles qui déchirent les vagues noires. Ainsi, par le pas et le regard, il se mêle au rythme du paysage et des légendes qui s'y accordent. Aussitôt après le repas de midi il renvoie le scribe et reprend le texte écrit dans un corps à corps plus serré. Il condense, résume, donne de l'éclair aux images, parfait ce qui est fait et songe plus avant. C'est le moment où, poussant la porte du jardin, il fait claquer ses sandales dans les chemins. Tout le long de ses promenades, il ne cesse de lécher son ours, comme il dit.

Il a depuis longtemps envie d'écrire le grand poème de sa patrie. Il est toujours resté très loin de la politique. Il ne sait pas ce qu'il faut faire pour que la plèbe mange mieux. Il ne sait pas ce qu'il faut faire pour profiter de ce que la plèbe mange mal. Mais il sait qu'on peut donner une voix aux arbres qui vous ont vu naître et dessiner dans les nuages de l'air natal les grandes figures de la patrie. Il imagine que les hommes d'une même terre ont un grand avantage à avoir des légendes strictement personnelles et qu'il est bon non seulement d'être séparé de n'importe quel étranger, mais

encore de cultiver soigneusement les raisons d'orgueil qui vous en séparent. Il est tout naturel qu'après avoir indiqué comment on gouverne les ruches, les chevaux, les troupeaux et les champs, il songe aux grands remèdes qui guérissent les faiblesses collectives. Il n'est pas partisan de l'orviétan, ou de la réclame pharmaceutique de la quatrième page du journal, pas plus d'ailleurs que du remède de bonne femme, de la médecine par les herbes et du système Raspail. Il pense aux remèdes héroïques que seul le médecin génial a l'audace d'employer. Certes, s'il parlait de son idée aux petits fouille-merde qui travaillent l'ergastule, la sentine et la galère, il y a de grandes chances pour qu'on lui rie au nez. À tout le moins, si on prenait la peine de lui expliquer de quelles façons ils entendent coaguler leur nation, on lui dirait qu'au point de vue politique un poème ne vaut pas un bon coup de poignard entre les épaules. Mais nul ne songe à lui et il ne songe à personne ; il est libre d'inventer la pharmacopée qu'il veut.

Il ébauche *L'Énéide* en se servant du même système que pour écrire les *Géorgiques*. Il dicte. Mais, d'abord, il dicte en prose et divise sa prose en douze livres qu'il mettra peu à peu en vers. Toujours avec sa méthode de la promenade, du canard au poisson, du poisson à l'oiseau, de l'oiseau au bouc, du bouc aux plumes de casque, au bouclier de Mars, au ventre de Didon, aux charniers des vaincus, aux cyprès qui descendent en file indienne vers la mer, aux îles qui bombent leurs échines d'or au-dessus de l'eau noire étincelante d'écume et de reflets. Vue à deux mille ans de distance, tout a l'air aisé et rapide. Il semble qu'on regarde, par le gros bout de la lorgnette, un tout petit bonhomme qui s'agite avec élégance dans un royaume de Lilliput, tire le canon sur le guéridon du roi et voyage au long cours dans une baignoire pendant que les dames d'honneur font

le vent en soufflant dans ses voiles. Or, Virgile met sept ans à écrire les *Géorgiques*. Cela en fait des matins de dictée et des après-midi de léchage d'ours ! Cela compose non plus le poème, mais l'homme. Il faut un sérieux dompteur pour domestiquer aussi longtemps les fauves de la vie ordinaire et les contraindre à travailler à l'expression des choses. Pour *L'Énéide*, il emploie onze ans. Il doit y avoir là maintenant une grande part de délectation. Les fauves n'ont plus besoin de la cravache, un simple claquement de langue doit les faire obéir. Il doit jouir le premier de son poème. D'autant que lui le voit en archétype. Après onze ans de travail, il n'est pas satisfait. Il a composé à travers la prose, selon son bon plaisir, sans suivre l'ordre de la construction. Quand une dureté a voulu retarder son élan il a laissé des passages inachevés. À d'autres il n'a donné que le support de vers provisoires qu'il mettait, dit-il lui-même, par-ci par-là comme des étais en attendant les vraies colonnes. Malgré cette utilisation parfaite des instants d'inspiration il trouve son poème imparfait. Il se dit que peut-être il aurait dû connaître ces lieux de Grèce et d'Asie d'où part et où touche son *Odyssee* latine. Il décide d'y aller. Il songe à y rester trois ans pendant lesquels il corrigera et améliorera le poème en promenant sur les vraies terrasses, en écrasant du pied la vraie histoire des vraies mosaïques. Bref, il veut connaître le rythme natif des pays rouges d'où son héros est sorti. Il se dit qu'après ça il consacra le reste de sa vie à la philosophie. Mais, avant de partir, il ne perd pas le nord ; s'il n'est pas content de *L'Énéide* ce n'est pas cuisine d'auteur et vapeur de femmelette. Il pense vraiment, en homme, qu'il y a trop de différence entre ce qu'il a voulu faire et ce qu'il a fait. Il confie ses manuscrits à Varius et il lui fait promettre qu'en cas de malheur (on ne sait jamais avec ces voyages exotiques) on brûle tout ça. Il insiste : s'il meurt, il veut qu'on brûle tout

ça, oui, les dix [sic] livres de *L'Énéide*. Il a cinquante-deux ans. Il s'embarque. Horace supplie les dieux de favoriser la traversée de cet ami qui est la moitié de son âme.

Mais les dieux veillent à exécuter leurs desseins impénétrables. Ils avaient déjà placé la mort du côté de Mégare. C'est là que Virgile la rencontre une après-midi en plein soleil. Elle ne l'emporte pas tout de suite, elle le marque seulement pour une prochaine visite. Comme le boucher qui met d'abord son sceau de goudron sur la laine des agneaux puis va boire le coup avec le berger et la bergère. Virgile a juste le temps de se traîner à Athènes où il rencontre Auguste qui revenait d'Orient, et c'est Auguste qui le ramène à Brindes. Virgile ne cesse de réclamer ses manuscrits. Il veut les brûler. Il n'a jamais été éloquent. Il ne l'est pas ; son mal mange ses paroles, mais il y a tant d'insistante détresse dans ses gémissements que son entourage n'en peut plus de résistance. À bout de forces on va peut-être enfin lui rendre *L'Énéide* pour qu'il la jette dans le feu, mais la vie s'est plus vite fatiguée en lui qu'en sa patrie le désir instinctif de survivre, et il meurt sans rien détruire, que lui-même, le onzième jour des calendes d'octobre sous le consulat de Sentius et de Lucretius.

C'est dix-neuf ans avant Jésus-Christ. Ce qui lui permettra de n'habiter l'enfer qu'en hôte libre. Et le soir du vendredi saint 8 avril 1300, après Jésus-Christ, il pourra chasser l'once et la louve des talons de Dante et le guider à travers les royaumes souterrains.

Son corps, venu à la vie au bord d'une route des environs de Mantoue, fut enterré au bord d'une route des environs de Pouzzoles, à deux pas de la deuxième borne milliaire. Il avait composé pour lui une épitaphe modeste :

*« Mantoue m'a donné le jour ; la Calabre m'a ravi ;  
Aujourd'hui, Parthénope me possède.  
J'ai chanté les pâturages, les champs et les héros. »*



En 1907, les après-midi de novembre étaient des fantasmagories de ténèbres et d'or. Dès quatre heures, le vent mélangeait la nuit avec le feuillage des arbres. Tout le pays était couvert de plusieurs épaisseurs de chênes de toutes les essences. Ces bois sauvages venaient frotter les murs même de la ville. Cependant, aux abords immédiats des portes, quelques grosses fermes, deux ou trois châteaux romantiques et un grand nombre de petites « folies » seigneuriales très belles et très vieilles creusaient dans la forêt des espaces libres. Il y avait ainsi de beaux labours en roue de paon, de petits vignobles armés de saules à chaque raie, des parcs recouverts de sycomores et de platanes, de longues allées d'ormes, des bassins d'acier couchés à plat sous des bouleaux et des peupliers, des fontaines encadrées de bosquets d'érables, et des terrasses abandonnées sous d'immenses marronniers où des balustres de grès rose s'enterraient dans les feuilles mortes.

Tout cela était habité par de grands noms à extravagances et à vertiges. À part deux ou trois paysans, qu'on ennoblissait d'ailleurs, et qui étaient dits de Rochebrune, de Beauvoisin, de La Clémentine, le reste était en hobereaux, dont quelques-uns vieilles filles. Tandis que les compères en blouse dormaient debout, avec seulement un extraordinaire éclair de vivacité tous les cinq ou six ans pour avaler brusquement quelque héritage mal défendu, les armoiries roulaient

carrosse, de tous les côtés. Le carrossier aurait dit petit carrosse ; à part même le dog-cart attelé de six mules dans lequel Beaumont, chaque dimanche, précipitait ses quatre filles à plein galop vers la messe, la calèche de M<sup>me</sup> de Colombran, et les boggeys de Nossage, Saléon et de Montéglin ; le reste allait à pied. Sur terre. Mais dans les passions tout le monde avait d'extraordinaires équipages en regard desquels les six mules n'étaient rien ; ni cette calèche dans laquelle pourtant M<sup>gr</sup> l'évêque était mort, disait-on, d'émotions trop fortes pour son âge, et M<sup>lle</sup> Berthe était née, d'intempéries prématurées.

C'étaient de vrais équipages de maîtres. Dans ce train-là personne ne craignait les chevaux sauvages ni entiers ; le vice ne s'y domptait pas au mors mais à l'usage. L'écho d'un coup de fusil dans les bois collait aux vitres vingt visages de femmes blêmes, bouches ouvertes. Souvent la mère et la fille étaient côte à côte au carreau ; cela pouvait conclure aussi bien pour l'une que pour l'autre. Dans tout le canton que le bruit du coup de feu avait touché, il y avait des mains sur le cœur, et des respirations arrêtées, et des remords. Les secrets venaient faire une brusque visite et leurs bottes vernies craquaient dans les couloirs. Jusqu'au moment où l'on voyait l'imbécile déboucher du rond-point avec une bécasse à la main ou tante Mathilde, le fusil sur l'épaule, des perdreaux fourrés dans le corsage à la place des seins. Une fois ou deux l'imbécile revint sans bécasse et jeta le fusil fumant sur le lit de madame. Une fois, non pas tante Mathilde, mais la vieille baronne de Buis tira le coup du roi sur un très beau jeune homme parfaitement inconnu que personne ne réclama et qui resta trois jours défait sous les renards au bout de l'allée cavalière. Jeanne de Buis essaya de crier, mais comme disait la baronne : « Les filles d'aujourd'hui s'enrouent vite. »

Il me fallait regarder le feuillage des arbres comme une somptueuse peau de tigre. Il recouvrait un corps cruel. En

novembre, dans les petits collèges de province on n'a pas encore bien commencé les classes. Il faut que les nouveaux professeurs se soient habitués à l'exil ; il y a encore beaucoup de mélancolie dans les équations du second degré. À la récréation de quatre heures nous allions voler des coings. La porte de la cour débouchait en pleins champs ; le crépuscule l'enduisait de phosphore vert. Le concierge était cordonnier, donc anarchiste. Il suffisait de faire ce que nous appelions : la case de l'oncle Tom. Cela consistait à entrer en silence chez notre libertaire et à se ranger autour de son établi. Un point c'est tout ; le reste se passait en airs penchés, en soupirs et en étalages de misère jusqu'à ce qu'il ouvre la porte de derrière et qu'il nous dise : « Foutez le camp. » Alors surgissait un chêne devenu un grand cheval d'or. Il émergeait d'entre les blocs d'une nuit grasse légèrement beurrée de vert. Il galopait en relevant très haut d'énormes jambes poilues tellement dorées qu'elles en étaient pourpres.

Les cognassiers étaient en haies au fond des parcs en bordure le long des ruisseaux et des chemins privés ; il fallait se glisser à l'aveuglette, mais nous connaissions bien les lieux. Les ormes immenses, plusieurs fois centenaires, arrachaient pesamment à la nuit leurs dos de bisons. Leur pelage de cuivre étonnamment fourbi dans lequel le vent balançait des villes entières de corneilles suait une odeur de désert sauvage.

Nous passions plusieurs sauts-de-loup en pataugeant à la file indienne à travers les menthes. Nous montions à une butte où grondait la carapace de fer rouillée d'une vieille noria. De là le regard pouvait raser le sommet des arbres. Le soir faisait moutonner cette mer de bronze ; des embruns d'or, des poussières d'oiseaux, la dernière ronde des grands éperviers volaient ; de temps en temps, des peupliers soufflaient des jets étincelants, et dans le mélange verdâtre de

la nuit et du soir, le balancement des sycomores découvrait la couronne de quelque château. Il fallait savoir le jour de la semaine. Si c'était whist chez la Colombaron on pouvait rencontrer des équipages, mais surtout, si c'était la foire au chef-lieu, il fallait se méfier des piétons solitaires qui choisissaient précisément le chien et loup pour rejoindre les femmes abandonnées. Nous étions au courant de toutes les intrigues ; les sentiers dérobés et les chambres secrètes n'avaient pas de secrets pour nous. L'année du catéchisme, ceux qui l'avaient suivi connurent les mots d'œuvres de chair. Ils leur avaient été indiqués, sans plus, par un abbé géant en brique rouge. Nous fîmes avec ces mots une sorte de charme rose et chaud. Et, les quelques fantômes de velours qu'il nous arriva de rencontrer, sautant de hallier en hallier vers de la mousseline, nous les appelâmes des œuvres de chair. La grâce de cette incantation suffisait à nous donner contre eux une sorte de grand courage ironique.

Le vent étant pris, on se reglissait sous bois. Les escapades de quatre heures s'arrêtaient au rond-point. On ne poussait jusqu'à la vieille balustrade que le jeudi. Du rond-point, en trottant l'aller-retour, on arrivait largement à temps pour rentrer à l'étude de cinq heures. Et, d'ailleurs, si le jeudi on poussait plus avant, c'était par simple goût de compliquer les choses. Les cognassiers du rond-point étaient moins surveillés et donnaient des fruits plus gros. On ne pouvait en porter que trois ; il fallait cinq heures pour en manger un, avec des dents neuves ; ils duraient trois études et deux classes de dessin. La digestion d'un de ces fruits d'or lourd était une affaire considérable.

Certes, tout était joie et bruissement de tête. On arrivait à bout d'haleine au rond-point et on se jetait tout de suite à plat ventre dans l'herbe. Le froid faisait craquer les cosses des genêts et, de tout le temps qu'on restait plaqué,